

Souvenirs de Miron

Dennis Lee

Volume 39, numéro 5 (233), octobre 1997

Hommage à Gaston Miron

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lee, D. (1997). Souvenirs de Miron. *Liberté*, 39(5), 64–76.

DENNIS LEE

SOUVENIRS DE MIRON*

Miron. Des Miron. Mes souvenirs s'emmêlent: l'homme est plus lumineux que jamais.

*

Je me souviens d'une fin de party à Montréal, tard dans la nuit. Était-ce dans les années soixante-dix? On était là, à faire les fous, quand tout à coup l'idée nous est venue de jouer en duo. J'aimerais pouvoir me rappeler ce moment comme un triomphe: le langage de la musique qui transcende les frontières, les langues, et tous ces *ismes*. En vérité, ce fut une catastrophe baroque.

Gaston joua de l'harmonica, à la façon simple et rustique à laquelle il excellait. Pour ma part, je pris d'assaut le piano avec une technique qui tenait à la fois du boogie-woogie, du blues et de l'attaque en règle – ardeur quelque peu tempérée par mon incapacité de jouer quoi que ce soit qui s'éloigne de la gamme de do majeur, à quoi s'ajoutait ma tendance à triturer le blues à douze mesures qui servait de cadre à notre improvisation. En cinq minutes, nous avions vidé la place; dix minutes plus tard, nous avions aussi compris que nous n'étions guère plus capables de supporter ce boucan. Penauds, unis dans la cacophonie, nous nous sommes repliés sur le scotch.

* Je remercie Sheila Fischman et Dennis Lee pour leurs remarques judicieuses qui ont jeté d'agréables ponts entre le français et l'anglais. (N. d. T.)

*

J'ai fait la connaissance de mon premier Miron à un moment où j'en avais terriblement besoin.

J'avais trente et un ans. Deux ans plus tôt, j'avais fait paraître les *Élégies civiles* – série de méditations sur cette impasse qu'on appelle le Canada anglais. Ma chère patrie détestée, éternelle colonie, qui n'a jamais eu le courage d'accéder à l'existence en tant qu'espace public. Par la suite, j'étais tombé dans une période de stérilité. Et j'étais toujours paralysé; les *Élégies* ne me satisfaisaient plus, mais tout ce que j'essayais de faire d'autre sonnait faux.

C'est dans cet état d'esprit qu'un jour de l'automne 1970, chez moi, à Toronto, j'ouvris la revue *Ellipse*. J'eus peine à en croire mes yeux. On y proposait, traduits en anglais, quelques poèmes d'un certain Gaston Miron. Et je me mis à lire des vers comme ceux-ci:

*je n'ai jamais voyagé
vers d'autre pays que toi mon pays*

*

je te salue, silence

*je ne suis pas revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence*

Il y avait aussi un article de Georges-André Vachon qui parlait de Miron comme d'un poète en quête d'une poésie propre à son espace natal. « La poésie de son espace natal » – n'était-ce pas précisément ce que *moi* je cherchais?

Qui était donc cet homme? Comment avait-il réussi à pénétrer dans mon système nerveux? Au Canada anglais, à l'exception gigantesque d'Al Purdy, nul dans ce pays n'écrivait sur des sujets de société. Ou si on le faisait, c'était en montrant la carte de visite nationaleuse des

poètes à l'eau d'érable, ou encore en affichant un patriotisme de tribune qui me donnait envie de fuir à toutes jambes. Mais accepter que les mots eux-mêmes soient gangrenés par notre non-appartenance de colonisés; traduire cette dépossession dans le vers lui-même; en silence, se mettre au service du mot et d'une résistance politique pour signifier notre essence commune – c'était là une forme d'héroïsme qu'après Hölderlin je n'espérais plus trouver chez aucun poète. Encore moins chez quelqu'un qui avait le même passeport que moi. Cependant, Miron était manifestement «le vrai de vrai».

Pendant des mois, je me suis nourri de la poésie de Miron et de l'essai de Vachon. Je voyais entre Miron et moi une affinité qui me galvanisait, comme si j'apprenais soudain l'existence d'un frère plus âgé. Mon aîné de onze ans: à Montréal, quelqu'un me confirmant dans ma recherche. Deux ans plus tard, même si je me défends d'y voir un lien de cause à effet, ma période de stagnation prit fin. Une nouvelle version des *Élégies civiles* vit le jour, et celles-là me parurent mieux dans leur peau. Du reste, il suffit de parcourir le numéro d'*Ellipse* où ont paru les poèmes de Miron pour comprendre à quel point je les avais absorbés. Miron m'avait aidé à revendiquer avec plus de force les mots de mon propre espace natal.

*

Un autre Miron. Un aperçu.

Je suis à Paris, dans un square minuscule, assis à une table. Un soir des années quatre-vingt. Et une femme, avec qui je viens juste de faire connaissance, est en train de m'expliquer que la qualité, ça ne compte pas. Cette femme est responsable de l'application d'une politique d'égalité des sexes au sein de quelque organisme culturel canadien, j'oublie lequel. Elle ne veut rien savoir de mes propos merdiques et misogynes sur les bons écrivains qui sont meilleurs que les mauvais; elle veut la parité à 50

pour cent dans l'attribution des bourses, et peu lui importe la qualité, du moment que le but est atteint.

Je suis un compagnon de route des féministes, je suis à 3000 milles de chez moi et je suis profondément déprimé. Pourquoi les beaux principes tournent-ils toujours en eau de boudin?... C'est alors que je pose les yeux par hasard sur une affiche de l'autre côté du square. Bon sang de merde! C'est Miron! C'est bien sa belle bouille carrée qui nous regarde. Une semaine auparavant, on lui rendait hommage à Paris; l'affiche invite à assister à une lecture de ses poèmes.

En trois bonds, je traverse le square et j'arrache l'affiche qui pendouille au mur. Je regagne la table avec un sentiment de soulagement inouï. La conversation a désormais pris un autre tour, mais l'icône reviendra avec moi à Toronto.

La qualité, ça compte.

*

En 1972, au cours d'une réception, Miron se rua vers Sheila Fischman. Citant, paraît-il, quatre vers (quatre vers?) des *Élégies civiles* parus dans une anthologie. Sheila connaissait-elle un type du nom de Lee? Cela vaudrait-il la peine de le traduire pour les éditions de l'Hexagone? Sheila eut quelques bonnes paroles pour le poème et apprit à Gaston l'existence d'une traduction partielle des *Élégies*, réalisée par Marc Lebel, alors étudiant à l'Université de Sherbrooke. C'est ainsi que tout a commencé.

Mais admirez la beauté de ce geste pur et généreux! Ayant lu quatre vers d'un poème dans une langue qu'il disait ne pas comprendre, Miron en reçoit un éclair de reconnaissance – aussitôt il se lève et s'empresse de faire connaître toute l'œuvre en français.

Il était une fois des hommes de cette trempe. Cela se passait à notre époque, à l'endroit même où nous habitons.

*

De plus, il y a la démarche de l'écrivain Miron, qui a quelque chose de tragique. Elle me laisse sans voix.

Un poète soupçonne la présence d'un espace verbal que nul n'a encore occupé. D'une geste nationale pour son pays natal – qui révélera ses vérités indicibles et l'aidera à accéder à l'existence à travers l'acte même de profération.

Il peut esquisser les grandes lignes de cette geste nationale. Mais à moins de sacrifier l'intégrité des mots colonisés qui sont toute sa vie, c'est tout ce qu'il peut faire. Esquisser les grandes lignes. Qu'il ne puisse faire davantage, c'est là son échec et ce qui fait sa gloire.

Moïse Miron.

*

Vint enfin le moment où je rencontrai Miron! Au printemps 1977, j'étais venu à Montréal pour une lecture de mes poèmes. J'y ai retrouvé Sheila Fischman et nous avons roulé jusqu'au carré Saint-Louis.

J'étais vachement nerveux. La traduction de Marc Lebel avançait, mais Gaston et moi ne nous étions encore jamais rencontrés. Maintenant il saurait tout. J'étais un vrai WASP, je parlais un français approximatif et j'étais bien incapable de réussir un examen sur le caractère ontologique et sémiotique de la poésie québécoise – toute la culpabilité ressentie par les beaux esprits libéraux de Toronto s'empara de mon système nerveux. J'étais Bay Street en blue-jeans, les plaines d'Abraham étaient sur le point de me tomber sur la tête. Faudrait-il lui dire «vous»?

Le plus étrange est que je me souviens très peu de la rencontre elle-même. À bien y penser, ce n'est peut-être pas si étonnant. Car ce dont je me souviens le plus, c'est de l'immense chaleur émanant de cet homme, de la formidable générosité de son être. Le tout empreint d'un appétit animal! Gaston prit la peine de m'aborder avec un «tu». Je me détendis un peu. Deux minutes plus tard, il

était debout et récitait quelques vers des *Élégies*. D'abord en anglais :

*Many were born in Canada, and living unlived
lives they died
of course but died truncated, stunted, never at
home in native space and not yet
citizens of a human body of kind...*

Puis dans le français de Marc :

*Plusieurs sont nés au Canada, et au terme de vies invécues
moururent
bien sûr mais moururent tronqués, rabougris, jamais chez
eux dans l'espace natal et toujours pas
citoyens d'un corps d'espèce humaine...*

Je souris et me détendis un peu plus... Et ce fut tout. Nous avons dû jaser pendant des heures. De quoi avons-nous parlé ? Qui sait ? J'espère seulement avoir réussi à lui faire comprendre la moitié du quart de ce que la lecture de ses choses à lui avait pu signifier pour moi. Et comme des centaines de gens qui ont connu Gaston, je revenais de cette rencontre avec la conviction d'être moi-même quelqu'un de singulier. Il y avait eu rencontre, on m'avait compris.

*

Il y a une chose que je n'ai jamais dite à haute voix. Gaston avait mis sur pied la collection « En tous lieux » pour ouvrir la porte à la poésie qui se publiait hors du Québec. Et même s'il y avait encore beaucoup de choses que je ne comprenais pas, je pouvais mesurer l'audace qu'il fallait pour publier dès le début un ouvrage en provenance du Canada anglais. L'ouverture sur le monde était une chose – mais l'ouverture sur le Canada ? C'était

un peu jouer avec le feu, même pour quelqu'un d'aussi inattaquable que Miron.

Je voulais lui dire à quel point j'admirais son courage. Mais cela aurait été en diminuer la portée, outrepasser une frontière. J'appartenais encore à une culture jadis dominante, même si Gaston ne m'avait jamais considéré comme tel. Et s'il levait le tabou, ce n'était pas pour le plaisir d'avoir mon approbation.

La seule façon que je trouvai de rendre hommage à cette formidable droiture fut de la reconnaître pour ce qu'elle était, et de me la fermer... Ohé! deux mâles s'adressent de loin des signes. Gaston savait-il à quel point j'admirais sa grandeur d'âme?

*

En 1979, Miron, Lebel et moi avons pris place dans une voiture en route vers quelque destination au nord de Montréal. Était-ce à la campagne? Nous comptions profiter du week-end pour fignoler les poèmes. Quel marathon! Nous avons à peine fermé l'œil.

Je devais connaître là mes moments les plus intimes avec Miron. Nous étions plongés dans les mots; il n'y en avait que pour eux: nos maîtres les mots. Mais toute cette concentration permit surtout de voir à quel point différait notre expérience des mots. Peu à peu, je comprenais que ce que le poète faisait en français était tout autre chose que ce que le poète faisait en anglais. Même en tenant compte des différences individuelles, l'expérience que chacun tirait du langage n'était fondamentalement pas la même. C'est du moins l'existence d'un gouffre de cette sorte que nous avons alors constaté, pour devoir admettre à la fin notre impuissance à jeter un pont entre les deux bords.

Nous nous sommes installés à l'immense table de la salle à manger, nous avons étalé brouillons et livres autour de nous et, un vers à la fois, nous nous sommes attaqués à la traduction. Pour sa part, Marc n'était pas

poète et Gaston avait plusieurs améliorations à proposer : il le faisait avec tact mais fermement. Il avait une façon prodigieuse de saisir le contenu de mon poème – bien supérieure à celle de bon nombre d'anglophones. Je me sentais à l'aise pour discuter du poème, tout en planchant, comme d'habitude, dès qu'on entrait dans les nuances du français.

Mais nous étions toujours embourbés. C'était souvent avec des tournures de phrases où j'avais tordu l'anglais et brodé sur les mots jusqu'à les rendre étranges même à des oreilles anglophones, mais c'est seulement ainsi que je pouvais dire ce que je n'arrivais pas à exprimer autrement. Mon seul guide était un minuscule et irréfutable *ding!* qui éclatait, parfois après le centième brouillon, quand les mots se mettaient enfin en place et venaient confirmer la justesse de la musique.

Marc et moi nous étions renvoyé la balle plusieurs fois, et il avait fait de son mieux pour restituer en français cette nouvelle frappe linguistique. Mais j'étais consterné de voir que Gaston s'élevait contre ses tentatives. J'aimerais pouvoir donner des exemples, mais il y a belle lurette que les brouillons ont disparu. Ce dont je me souviens, c'est de Gaston se précipitant, invariablement, avec une gravité polie et implacable, sur son *Robert*, pour vérifier si la nuance évanescence que Lebel avait essayé de conserver de l'original figurait dans l'une des dix-sept acceptions du mot choisie en français. Si le douzième sens donné au mot français pouvait être élargi jusqu'à inclure la connotation que Marc cherchait à lui donner, c'est bon, il était conservé. Sinon, il était écarté. Il n'y avait pas de place pour imaginer de nouveau ce que le langage pouvait faire.

J'étais abasourdi. Où diable était donc passée la poésie dans cette histoire?

Au cours du week-end, j'eus droit à un cours accéléré de poétique – en français et en anglais. J'étais là, en train

d'arpenter la pièce et de proclamer des manifestes explosifs que je n'aurais jamais pensé pouvoir soutenir un jour (et qui plus est dans l'espèce de français abracadabrant qui sortait de ma bouche). O.K., que je disais: je n'étais pas en mesure de juger si, considérée de façon isolée, chaque tentative de découverte d'un équivalent français à mon anglais déroutant s'avérait un succès. J'ignorais combien de ces tentatives s'étaient soldées par le petit *ding!* qui, en français, ne trompait pas. Mais si l'on envisageait le poème dans son ensemble, il me semblait inconcevable de vouloir en normaliser la langue, de l'aplatir, pour la rendre correcte. (Bon sang! étais-je en train de faire une défense en règle des fautes de grammaire? du langage négligé?) L'anglais de mes poèmes n'était justement pas une langue *correcte*! C'était une langue qui rebondissait sur une douzaine de registres vocaux allant du *slang* au langage métaphysique, et chaque registre renvoyait aux autres l'écho de sa propre musique. Vous aviez le violoncelle, vous aviez le saxophone, vous aviez le mirliton. (Là, j'avais trouvé mon rythme.) Le poème ne pouvait se réduire à son seul contenu – il était une expédition risquée à travers le langage lui-même. Et parfois, il donnait un début d'accès au langage de mon pays inconnu. (Ça y est! Le WASP est déchaîné!) Si les sons que faisait entendre ce langage étaient si déroutants, c'est que j'en étais encore à apprendre à écrire en anglais canadien. Mais si j'étais vraiment décidé à suivre les mots, je devais accepter qu'ils m'entraînent là où ils voulaient que j'aille, quel que soit le son rendu; il n'y avait pas de filet. (Allez! Vas-y!) Gommer cette dimension du jeu verbal ne pouvait que châtrer les voix qui me revendiquaient – ne pouvait que me transformer en brave petit Anglais obéissant ou en un Américain de plus. (Oups! les choses allaient un peu trop vite. Étais-je vraiment convaincu que Gaston Miron était un impérialiste yankee?)

J'ai alors ajouté bien d'autres choses que je ne veux pas reprendre ici. Depuis la Renaissance, ai-je aussi affirmé, le génie de la poésie anglaise s'est appuyé sur une langue en perpétuelle transformation, se renouvelant, naissant et renaissant dès l'instant où les mots atterrissaient sur la page. Se jeter corps et âme dans ce processus de « libération / recreation », ainsi que le définit Margaret Avison, c'était joindre une lignée qui comptait dans ses rangs Shakespeare, Milton, Whitman, Hopkins et Yeats. Auxquels s'ajoutait maintenant tout ce que nous réalisions dans les colonies à mesure que se faisaient entendre *nos* voix inconnues. Ah ! si seulement nous pouvions être frappés par l'éclair...

Gaston écouta attentivement tout ceci avec la politesse infinie qui lui était naturelle, après quoi il se remit à corriger le français de Marc.

*

La frustration de l'amour tu m'avait conduit au bord des larmes. Le reste du week-end se déroula sans que je comprenne trop ce qui se passait. Je ne savais qu'une chose : que la profonde affinité que Miron et Lee s'étaient découverte n'existait plus ; ou du moins, qu'elle n'existait plus quand nous étions au cœur de ce qui nous interpellait tous deux – la blessure et la résonance des mots. Sur ce plan, nous étions séparés de plusieurs longueurs d'ondes.

Dix-huit ans plus tard, je vois mieux la situation. Je sais que le nom de Miron n'est pas synonyme de tous les poètes qui écrivent en français ; je ne peux généraliser à partir de son cas. Et je soupçonne sa résistance à un usage non conventionnel de la langue d'avoir eu un lien avec son refus du joual. Mais à supposer que ce soit le cas, le fait élude une question plus fondamentale. Ce n'est pas tout de savoir à quoi Miron s'opposait (le joual, la multiplication de nouvelles acrobaties linguistiques), encore faut-il savoir ce qu'il *défendait*.

Miron entretenait avec la langue un rapport profondément conservateur. Tout comme moi. Mais ce que chacun s'employait à conserver était radicalement différent. Quand Gaston cherchait une réponse dans *Le Robert*, ce n'était pas le geste d'un réactionnaire tâtilon. Il remontait une tradition vivante, pour vérifier si ces façons impertinentes de tourner la phrase pouvaient prétendre à prolonger la tradition. Il se peut que je ne sois jamais tout à fait à l'aise avec ce que cette tradition-là voit comme sacré: une volonté de parvenir à l'essence, une pureté dans l'expression qui, sans ignorer les contingences, refuse de s'y complaire. (Suis-je arrivé à dire ceci sans tomber dans la caricature?) Il n'empêche que je *suis* parfaitement à l'aise avec les exigences du sacré et avec la langue qui en est le support. Et de même, avec la conviction qu'on ne s'amuse pas impunément à ce jeu-là.

Pour ma part, je respectais tout autant la tradition qui m'avait vu naître chaque fois que je m'asseyais devant la page blanche avec l'idée que l'anglais était à réinventer et que sa nature même était d'incarner à la fois le flux et l'essence des choses. J'étais tout aussi conservateur. Mais l'essence de chaque tradition n'appartient qu'à elle; ce qui fait le génie de l'une ne fait pas le génie de l'autre.

Je ne pouvais pas prétendre non plus à l'exception. La relation qu'entretenait Miron avec la langue française n'était pas négociable. Et cela, même s'il adorait le poème que j'avais écrit; même s'il avait de l'affection pour moi. L'indécrottable probité qui l'avait poussé à vouloir publier les *Élégies civiles* à ses risques et périls était la même qui le faisait insister pour qu'elles soient traduites dans un français correct. Le dessein de sa vie était tout d'une pièce. Soit j'acceptais l'un et l'autre, le dessein et sa vie, soit je refusais les deux... Il va de soi que j'acceptai l'un et l'autre.

Et voilà où nous en étions: trois hommes, dans une pièce, au Québec, faisant de leur mieux pour que se réalise un projet chimérique, pour la seule raison qu'il en

valait la peine. Et nous allions échouer. Car il existait des réalités contre lesquelles l'estime mutuelle et la bonne volonté ne pouvaient rien.

Sur le plan pratique, le travail était fait. Tard dans la soirée du dimanche, nous sommes rentrés à Montréal. Et la traduction parut en 1980.

*

Ma mémoire garde en réserve quelques autres Miron. Le recueil a été lancé lors d'une lecture de poèmes avec Gaston et Paul Chamberland – était-ce à Québec? –, et de nouveau nous avons été à l'unisson. Ce fut toute une soirée! Plus tard dans les années quatre-vingt, nous nous sommes revus à Montréal à quelques reprises. Désormais, je sentais chez Gaston un fond de tristesse palpable, mais la politesse demeurait la même. Et ce mélange bizarre de *spoudaios*, d'extrême sérieux, et de vitalité de tout son être: inchangé lui aussi. Il me donna un exemplaire de *Courtepointes*, où il écrivit – étaient-ce les mots exacts? je n'ai pas le livre sous la main – «Ces deux nations, nous les créerons ensemble.» Fraternelle indépendance.

J'adorais cet homme. Et si vous me permettez, je voudrais finir avec un poème écrit il y a deux ans. Je n'aurais pas imaginé qu'il servirait d'adieu à Miron.

NIGHTSONG

*Tell the ones you love, you
love them;*

tell them now.

*For the day is coming, and also the night will come,
when you will neither say it, nor hear it, nor care.*

Tell the ones you love.

*I have lost many who mattered, and I will say it again:
tell the ones you love, you love them.*

Tell them today.

BALLADE NOCTURNE

À ceux que vous aimez, dites
que vous les aimez;
dites-le-leur maintenant.

Car le jour vient, tout comme viendra la nuit
où vous ne direz rien, n'entendrez rien, n'aimerez plus.

Dites-le à ceux que vous aimez
Beaucoup de ceux qui comptaient dans ma vie,
je les ai perdus et je le répète:
à ceux que vous aimez, dites que vous les aimez.
Dites-le-leur aujourd'hui.

traduit de l'anglais par Marie-Andrée Lamontagne